

La paix est faite, c'est un bonheur : est-ce la guerre générale qui en sortira ?... Nous le verrons peut-être plus tôt que nous ne le pensons.

L'une des dernières opérations, dans les environs des plus rapprochés de notre pays, a été le siège de Santiago.

Les négociations pour la reddition de la ville ont été très laborieuses, parce que les commissaires espagnols tenaient à ce que les termes de la capitulation fussent conçus de la manière la moins humiliante que possible, et que l'honneur de la garnison fût ménagé le plus possible. Voici les principales conditions de la capitulation :

Toutes les troupes et tout le matériel de guerre se trouvant sur le territoire visé par la capitulation sont compris dans les termes de cette convention. Le gouvernement américain s'engage à transporter en Espagne, dans le plus bref délai possible, les troupes espagnoles.

Les officiers conserveront leurs armes ; les sous-officiers et soldats conserveront les objets leur appartenant personnellement.

Le commandant espagnol est autorisé à emporter les archives militaires.

Les volontaires mobilisés et guerilleros pourront rester à Cuba, libres sur parole.

Les troupes espagnoles, 24,000 hommes, quitteront Santiago avec les honneurs de la guerre ; elle déposeront leurs armes à la disposition des Américains : mais les commissaires américains demanderont à leur gouvernement de vouloir bien en autoriser la restitution.

Suivant l'*Evening Journal*, les termes de la capitulation comportent les point suivants :

Les réfugiés resteront. La garnison d'Holguin, forte de 10,000 hommes, ne sera pas rendue. Les défenses de Santiago devront être transmises aux Américains en bon état.

Les Américains auront le droit de se servir du chemin de fer de Juragua. Les Espagnols pourront prendre dans les églises les objets religieux transportables.

Les Espagnols devront aider les Américains à enlever les mines sous-marines du port.

La garnison espagnole, sous les ordres du général Torral, a quitté les tranchées et s'est rendue dans les lignes américaines. Chaque régiment espagnol a déposé ses armes. En même temps, le drapeau espagnol a été remplacé par le drapeau américain.

Rodolphe Le Fort

L'ENFANT A L'HIRONDELLE

*J'aime à te voir, douce hirondelle,
Quand vient le souffle du printemps,
Caresser du bout de ton aile
La tendre feuille de nos champs.*

*J'aime à te voir de ma fenêtre
Cueillir la mousse des vieux toits,
Puis te cacher et reparaitre
Sous le feuillage de nos bois.*

*J'aime l'accent de ton ramage
Et ton essor capricieux,
Lorsque tu quittes le bocage
Pour te balancer dans les vœux.*

*J'aime ta course aventureuse
Sur l'onde qui roule en son cours ;
Ainsi mon âme un peu rêveuse
Se berce à la fleur des beaux jours...*

*Je parle et tu ne peux entendre
Ce que mon cœur dicte pour toi...
Viens, tu me sauras mieux comprendre,
Oh ! oui, viens de ton nid vers moi !*

*Viens sur ton aile, oiseau volage,
Toi qui connais tant de secrets ;
Viens me parler ton doux langage
Qui pour mon âme est plein d'attraits.*

Louis-Jos. Doucet

Lanoraie, juillet 1898.

AU BORD DE LA MER

Qu'y a-t-il de plus beau que la mer, de plus majestueux, de plus grandiose ?

Me voici de nouveau sur ses rives et j'éprouve, à sa contemplation, une impression toujours nouvelle, toujours profonde.

Quel que soit l'aspect sous lequel elle nous apparaisse, la mer exerce sur nos sens, sur notre esprit, une séduction irrésistible. Tantôt, sous un ciel pur, l'onde limpide et bleue nous enchante par le spectacle de son calme, de sa sérénité ; il semble alors que, consciente de sa force, elle condescende à se montrer avec les hommes douce, caressante et familière, ainsi qu'une tigresse, qui oublie ses instincts sanguinaires, quand elle joue avec ses petits.

D'autres fois, agitée et mugissante, ses flots irrités, prenant la couleur d'un métal en fusion, heurtant furieusement les rochers de la grève, nous offrent le spectacle le plus magnifique qu'il soit possible d'imaginer, celui de la mer en furie, qui attire et captive, sans qu'on puisse jamais se lasser d'admirer sa mystérieuse horreur.

Quoique terriblement redoutable et sans cesse menaçante, la mer n'en reste pas moins une grande charmeresse dont les attraits puissants et invincibles opèrent sur les humains un attrait incomparable. O monstre insatiable et jamais repu, qui donc nous diras ce que contiennent les profondeurs de ton immensité ! Que de vaisseaux submergés, de vivants transformés en cadavres, de fortunes englouties par ton fluide implacable ! Combien de cœurs as-tu broyés, combien de larmes as-tu fait couler par les terribles manifestations de ta sauvage grandeur !

Mais éloignons de nos yeux ce sombre tableau... revenons à la riante nature, celle qui fait mes délices et que j'aime par-dessus tout.

Jetons un coup-d'œil sur cet imposant lever de soleil qui fait miroiter sous ses rayons naissants le sable blanc de la plage sur laquelle, bientôt, un essaim de joyeux baigneurs et baigneuses viendra prendre ses ébats avant de se plonger dans l'onde silencieuse et bienfaisante.

Et, surtout, admirons, comme je le fais moi-même chaque jour, la sublime beauté de la mer sous le crépuscule qui tombe lentement. Quels instants délicieux ! quelle langueur incomparable s'empare de notre être à ce moment du jour et exalte notre imagination !

Nonchalamment étendu dans un *rockingchair*, aspirant voluptueusement la fumée de mon cigare, tandis que les sons harmonieux d'un orchestre viennent frapper mon oreille, je contemple les flots tranquilles qui reflètent les étoiles brillant au firmament. Et le regard errant sur les blanches voiles que j'aperçois au loin dans la pénombre, je reste plongé dans une douce extase — extase délicieuse provoquant au rêve — tandis que flotte obstinément dans ma mémoire ce vers du poète Banville :

Mon âme est une mer dont je cherche le fond.

FREDDY LIONAIS.

Old Orchard Beach, août 1898.

PETITE FANTAISIE LITTÉRAIRE

Oh ! quels gracieux souvenirs vous avez fait renaître en mon âme, lorsque l'autre matin, je vous découvris, charmantes fleurs des bois, dans le plus bel endroit de mon jardin !

Dites-moi, quelle main amie est venue vous y poser ? Moi, qui me croyais méconnu, relégué parmi les oubliés ! Est-il bien vrai que je puis lui donner le nom d'ami ? Et moi, ingrat que je suis, il n'y a pas longtemps encore, je lui adressais des reproches non mérités. Que voulez-vous : il entre dans le domaine de la nature d'être parfois ingrat sans en avoir la volonté.

Charmante Rose des Bois ; c'est la poésie du jeune âge que tu as fais revivre en mon cœur ; car la première fois que je te vis, ce fut dans les charmants bocages qui ornent la superbe Vallée de l'Outaouais.

J'aimais à courir par les bois qui furent témoins des plus beaux jours de ma vie, et oh souvent, je m'égarais volontiers, respirant un parfum qui embaumait ma jeunesse et l'enivrait.

Mais, charmante Rose, d'où viens-tu, où étais-tu, depuis bientôt six mois que, revenu dans ces lieux, je ne t'aie point rencontrée ? Je croyais que notre beau ciel ne t'était plus favorable, et que la brise embaumée t'avais emportée dès le printemps. Est-ce que la solitude a su te charmer ? Es-tu allée te cacher dans quelque anfractuosité inconnue des mortels, où seules, les fleurs ont accès, et où face à face avec Dieu, elles élèvent vers lui leurs corolles immaculées, pour lui, exhalent leurs délicieux parfums ? Peut-être aussi, as-tu mieux aimé t'abriter sous quelque vert feuillage et là, prêter l'oreille aux oiseaux qui venaient y chanter tendrement les louanges du Très-Haut.

Et toi, tendre Réséda, je vois une goutte de rosée reposant sur tes charmantes petites fleurs. Est-ce une larme ? Oh ! non, la fleur sait mourir sans se plaindre ; d'ailleurs, qui aurait pu te faire de la peine ? Est-ce que tout ne doit pas sourire à la fleur ? Tu es si gentille, ton parfum est si suave ! Non, non, c'est la brise caressante du matin qui y a fixé cette topaze en passant.

Oh ! de grâce, ne partez plus ! Restez encore longtemps dans ce jardin : il fait si bon de vous voir étalant avec grâce les belles parures que le bon Dieu vous a données. Car la fleur possède un langage tout divin qui charme le cœur, comme ces parures veloutées charment la vue.

" Ah ! parle encore à mon cœur
Car ta divine parole
A pour moi tant de douceur ! "

RENÉ SAINTE-FOY.

NOS FLEURS CANADIENNES

LA BERMUDIENNE

Bermudienne ancipitée—Sisyrinchium anceps : (Famille des Tridées)



Plus humble que la classique violette est la bermudienne. Bien qu'elle ait de dix à douze pouces de hauteur elle trouve moyen de se cacher parmi les autres plantes de façon à ne pas être vue par l'œil inattentif. Autre coquetterie, sa corolle se referme vers le haut du jour comme si elle craignait les caresses d'un soleil trop ardent. Et, pourtant, cette fleur d'un bleu violacé, supportée par un frêle et long pédicelle, est fort gracieuse. Les Anglais l'ont baptisée *Blue eyed grass* : l'herbe

aux yeux bleus ! N'est-ce pas que c'est une trouvaille et une jolie ?

On dirait d'une herbe vulgaire, en effet, que la bermudienne avec ses feuilles linéaires, engainantes et sa tige aplatie, surtout lorsque sa corolle n'est pas épanouie, mais, vive Dieu ! étale-t-elle ses six pétales mucronés que de suite on la reconnaît pour une proche parente de l'Iris, la superbe.

J'étais loin de songer à elle, lorsqu'un jour du printemps dernier, je la trouvai sur la montagne de Mont-réal, près de Villa-Maria. Mais elle s'en est bien vengée, car depuis, j'y songe toujours.

B. J. Massicotte